

Hölderlin, l'*Umkehrung* comme hantise

Pierre-Victor Haurens



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lcc/1218>

DOI : 10.4000/lcc.1218

ISSN : 2430-4247

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Référence électronique

Pierre-Victor Haurens, « Hölderlin, l'*Umkehrung* comme hantise », *Les chantiers de la création* [En ligne], 9 | 2016, mis en ligne le 18 septembre 2017, consulté le 08 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lcc/1218> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lcc.1218>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2020.

Tous droits réservés

Hölderlin, l'Umkehrung comme hantise

Pierre-Victor Haurens

- 1 Qu'est-ce que la hantise ? Avant de devenir un terme désignant la présence des fantômes, et autres esprits, le terme vient de l'ancien nordique, ou scandinave, « heimta¹ » qui a à voir avec la maison (voire le fait d'aller à la maison). Mais nul besoin de remonter aussi loin : de l'autre côté de la frontière, en Allemagne, cette différence se reflète encore dans le vocabulaire : pour dire hanter, on peut faire référence aux esprits (*der Geist*, et donc le verbe *geistern*) mais également à la dimension du foyer (*das Heim*, *jemanden heimsuchen* – littéralement quelque chose comme « trouver quelqu'un chez lui », « aller chercher quelqu'un chez lui », « visiter » même en un sens, si cela n'évoquait par trop le théologème de la Visitation). Enfin, ce n'est que très récemment que la hantise, la revenance ou, plus encore peut-être, la spectralité, sont devenues des domaines d'étude (en littérature, en cinéma, en histoire, mais aussi en philosophie), voire des concepts². Si l'on considère donc la hantise elle-même comme un concept, à quel moment, où, et comment a-t-il pu hanter l'œuvre, l'écriture ?
- 2 Parmi les nombreuses périodes et œuvres possibles pour explorer ce lien, une peut-être apparaît avec une intensité significative, celle du romantisme allemand. Plus particulièrement le premier, parfois aussi appelé romantisme d'Iéna, comme si ce qui le lie au lieu commençait déjà à le désigner essentiellement. Parmi les écrivains romantiques d'Iéna on trouve Novalis, qui a pu écrire dans son *Brouillon général* (*Das Allgemeine Brouillon*), fragment 857, que : « La philosophie est proprement nostalgie – désir d'être partout chez soi³ », nouant pour nous le travail conceptuel de la philosophie à une dimension plus organique, qui est de l'ordre du désir – désir qui, ne passant pas, peut se constituer en hantise⁴. Être hanter, hantise donc : c'est-à-dire être occupé par quelque chose d'autre, chez soi, ne peut avoir de sens qu'à partir du moment où l'on envisage ce « chez soi » pour lui-même. En repartant du moment critique qu'est l'époque du romantisme et de l'idéalisme allemand, c'est-à-dire le tournant du siècle (XVIII^e-XIX^e), et plus particulièrement de l'œuvre de Friedrich Hölderlin (1770-1843), on essaiera de montrer, d'une part, que l'œuvre de Hölderlin est hantée, en un triple sens,

par le concept, en tout cas par l'idée d'*Umkehr* ou *Umkehrung*, à traduire par « retour », « renversement », « retournement » (selon la proposition de Maurice Blanchot dans *L'espace littéraire*, « L'itinéraire de Hölderlin »), témoignant, dans le même temps d'une caractéristique d'époque ou de génération, car on pourrait analyser similairement la manière dont se noue l'œuvre d'un Novalis, d'un Fr. Schlegel, ou, dans le romantisme anglais d'un Coleridge à l'exercice du concept. Et, d'autre part, que l'*Umkehrung* peut être comprise, en un sens, comme hantise, comme l'enjeu même de la hantise, et ce à travers l'exemple spécifique de la traduction.

L'*Umkehrung* dans l'œuvre de Hölderlin

- 3 Rappelons ici rapidement l'itinéraire de Hölderlin, justement, pour avoir à l'esprit ses dates et ses différents travaux. Il fait ses études au *Stift* (séminaire protestant) de Tübingen en compagnie de Hegel et de Schelling : il lit Rousseau, Kant, Platon, Spinoza et écrit ses premiers poèmes, il a dix-neuf ans lors de la Révolution française. Il continuera des études en suivant notamment les cours de Fichte à Iéna. Il nous reste quelques fragments théoriques de cette période. Il partage donc avec de nombreux romantiques certains défis livrés par le kantisme : c'est-à-dire notamment fonder le sujet capable de porter la raison critique, voire de dépasser les limites que Kant a pu lui assigner (le monde nouménal, l'absolu). En ce sens, leurs entreprises, distinctes, sont parallèles de celles que mènent les philosophes « purs » (Hegel, Schelling). Il partage aussi ce qu'on a appelé une nostalgie de la Grèce antique⁵. Ce qui va nous intéresser arrive à partir de 1798⁶, Hölderlin a vingt-huit ans et se met à l'écriture d'une tragédie moderne, sur un thème antique : le suicide d'Empédocle, qui se jeta dans l'Etna. Après trois versions inachevées et des essais théoriques qui accompagnent le projet, Hölderlin abandonne. Il s'engage alors, à partir de 1800, dans une série de traductions qui portent notamment sur les tragédies de Sophocle, *Œdipe-Roi* et *Antigone*, comme si la traduction de la tragédie antique se substituait à l'écriture de la tragédie moderne. Elles sont également accompagnées d'essais, intitulés respectivement « Remarques sur *Œdipe-Roi* » et « Remarques sur *Antigone* ».
- 4 Dans ces travaux, on peut envisager l'étude de l'*Umkehrung* selon trois sens principaux : politique, philosophique, poétique. Ces trois sens sont articulés à une réflexion attachée à l'idée du tragique : tragique poétique, c'est la tragédie antique et son déroulement ; tragique politique, c'est la Révolution française ; tragique philosophique, c'est l'inatteignable absolu et le sujet qui s'y voue. On a depuis longtemps remarqué à quel point la pensée philosophique allemande s'est attachée à la tragédie pour se penser elle-même : ainsi de Hegel, de Schelling, de Nietzsche, de Heidegger enfin (sans entrer dans le détail, on trouve chaque fois un retour aux grandes tragédies, surtout Sophocle, qui sont alors réinterprétées). En ce sens, on peut dire que le concept est hanté par les œuvres, mais aussi que les nouvelles œuvres sont hantées par un certain concept de l'œuvre tel qu'il a été pensé dans l'Antiquité (on peut ainsi se rapporter, de ce point de vue, à l'importance que prend la *Poétique* d'Aristote dans le monde littéraire, pour la tragédie notamment, au moment même où l'influence de sa pensée se réduit dans tous les autres domaines).

Un sens politique : la Révolution française

- 5 L'*Umkehrung* est d'abord, pragmatiquement, une expression contextualisée, qui désigne, pour de jeunes gens en 1789 et les années qui suivent ce que nous appelons la Révolution française. Rappelons d'ailleurs qu'à l'époque l'Allemagne n'existe pas encore, et que Hölderlin vit dans un royaume autoritaire, membre du Saint Empire Romain germanique, qui, lui, n'existe plus vraiment que de nom (l'éclatement des territoires allemands explique aussi en partie l'absence d'une révolte globale similaire à la Révolution française). Contrairement à une longue tradition qui consistait à représenter Hölderlin comme un pur poète détaché des enjeux mondains (au sens philosophique), il semble bien qu'il ait souhaité et soutenu l'émergence d'une République souabe, entre autres désirs révolutionnaires⁷. Le simple sens de renversement physique se développe pour désigner un événement politique qui est de l'ordre du bouleversement. Hölderlin évoque ainsi dans une lettre à Johan Gottfried Ebel, du 10 janvier 1797, « une future révolution des convictions et des modes de représentation qui éclipsera tout ce qu'on a connu dans le passé » (2006, 168⁸). Car, de fait, l'enjeu pour les Allemands est bien de vivre l'équivalent de l'événement politique et patriotique qu'a été la Révolution française.

Un sens philosophique : une révolution spirituelle

- 6 Mais, et on passe ainsi à la seconde dimension – philosophique, ce renversement est intimement lié, comme l'évoque déjà la citation précédente, à des idées (« convictions » et « modes de représentation »), et ce dans la perspective des Lumières, notamment kantienne. En 1797, la Révolution est déjà contestée, et comme discréditée, les efforts souabes ont été écrasés par les Français eux-mêmes. C'est pourquoi Hölderlin peut se reporter, sans grande contradiction (et même dans une grande cohérence avec ce qu'on a appelé « l'idéologie allemande »), vers un espoir fondé sur un bouleversement des idées. Le renversement ne sera pas uniquement pratique mais spirituel. Cette idée est, à divers moments, partagée par les Romantiques d'Iéna, par le jeune Hegel, entre autres. Elle est liée à la perspective protestante : pour les Allemands, la Révolution ne peut être qu'une prolongation de la Réforme. Mais l'*Umkehrung* prend un sens supplémentaire car il réapparaît dans le cadre de ce qu'on peut appeler une philosophie de la culture ou une philosophie de l'histoire, qui porte sur le national (ici « l'Allemand ») ou, comme l'écrit Hölderlin, le « national⁹ ». L'enjeu n'est pas seulement l'avènement de l'égalité parmi les hommes, l'avènement de la République, mais aussi bien la prise de possession de soi. L'*Umkehrung* s'insère ici dans une réflexion, permanente chez Hölderlin, sur le propre et l'étranger, sur l'élément grec et sur l'élément allemand. Reprenons le fil de sa hantise : si l'*Umkehrung* hante la vision politique du monde de Hölderlin, ce qui est de l'ordre de ses opinions, elle s'inscrit également dans son œuvre par un fort désir de révolte, c'est le cas d'Hypérion, dans le roman du même nom, et ce désir de révolte n'est pas uniquement d'ordre métaphysique, il s'inscrit dans une perspective historique, celle qui répond à la question hautement politique à l'époque (mais sans doute encore aujourd'hui, pour certains) : qui sommes-nous ? Pour Hölderlin donc, avec une acuité particulière, cette question du partage du soi et de l'autre, s'incarne dans l'opposition entre Grecs et Allemands. Il faut ici s'arrêter un instant : le renversement, d'une certaine manière est aussi celui-là, celui du rapport au modèle, et celui du

processus pour devenir proprement soi par *imitation* d'un modèle estimé parfait. Cette citation de Philippe Lacoue-Labarthe, dans un article intitulé « Hölderlin et les Grecs », ne viendra pas en démentir l'enjeu : « Lorsque Hölderlin entreprend d'écrire, un spectre hante encore l'Europe : celui de l'*imitation*. » (1985, 71). On y reviendra dans un second temps, lorsqu'il s'agira de montrer en quoi la question de la traduction illustre la lecture de l'*Umkehrung* comme hantise. En attendant, retenons que l'*Umkehrung* hante aussi l'écriture de Hölderlin comme le concept d'une philosophie de l'histoire dont l'enjeu est de devenir soi par confrontation avec le passé grec. En ce sens on a pu parler de nostalgie de la Grèce : et qu'est-ce que le revenant si ce n'est un nostalgique (puisque le sens du mot est « mal du retour ») ? Mais, ce qui est intéressant dans l'œuvre de Hölderlin, c'est que le « retournement natal/patriotique » (*vaterländische Umkehr*) n'est pas à comprendre comme un retour, une réaction, nationaliste, au chez-soi, mais un renversement du chez-soi, du propre. Par ailleurs, le patriotique n'est sans doute pas à comprendre en un sens nationaliste, ce que fera par exemple Goebbels pour le Troisième Reich, mais en un sens historique : notre patrie, c'est l'époque, l'esprit du temps. En ce sens, le « renversement patriotique », évoqué dans les *Remarques sur Antigone*, est « le renversement de tous les modes de représentation et de toutes les formes » (2006, 433¹⁰).

Un sens poétique : le renversement théâtral

- 7 Enfin, l'*Umkehrung* se retrouve dans la conception de la tragédie de Hölderlin, il est un élément de sa poétologie, notamment sous l'aspect du « renversement catégorique » (dans les *Remarques sur Œdipe*). Il est à la fois un moment de la dramaturgie, comme par exemple, dans *Empédocle*, le suicide du héros, et son interprétation, ou son sens ; ainsi, dans le même exemple, le retour à l'unité de la Nature, par opposition aux divisions de l'Art, cette unité qui est signifiée par le feu de l'Etna dans lequel Empédocle se jette. Les *Remarques* suivent les premiers éléments théoriques sur la tragédie élaborés lors des tentatives de rédaction de la tragédie d'Empédocle et consignés dans *À propos du tragique - Fondement pour Empédocle* : elles les suivent au sens où elles réitèrent la connexion entre le procès tragique du héros et un renversement d'ordre spirituel et politique, en constituant le héros comme un élément de médiation (dans le cas d'Empédocle, médiation entre la Nature et les hommes). En un autre sens, les *Remarques* radicalisent au point de la modifier la conception du tragique bâtie avec *Empédocle*. En effet, ce qui était perçu comme un acte de volonté, le sacrifice d'Empédocle, est beaucoup plus ambivalent en ce qui concerne Œdipe et Antigone. Leur destin tragique est en partie lié à la manière dont ils outrepassent les limites du savoir humain : c'est parce qu'Œdipe insiste auprès de Créon, insiste sur le sens de l'oracle, qu'il se met sur la voie de sa propre condamnation, en tant que, comme on sait, meurtrier de son père et époux de sa mère. Ainsi, dans la pièce, le moment où le dialogue (*i.e.* la parole de l'homme, Œdipe) et le chœur (*i.e.* la parole du dieu), font contraste et s'annulent, Hölderlin écrit : « En un tel moment, l'homme s'oublie soi-même et oublie le dieu, et il se retourne, comme un traître [...] En cette limite, l'homme s'oublie parce qu'il est tout entier dans le moment » et il est infidèle (traître) « parce que dans ce moment il lui faut suivre le retournement catégorique, sans pouvoir, par la suite, s'ajuster en aucune manière à l'initial. » (2006, 411¹¹). Le renversement est ainsi un renversement du temps, qui ne passe plus, n'est plus temps, puisqu'il est comme suspendu, et l'homme aussi qui s'oublie lui-même, suspendu dans sa quête. Il se retourne donc sur lui-même et est

comme en exil, ne pouvant « retourner ». Hölderlin dit ici s'accorder, s'ajuster, s'égaliser, revenir au même. Significativement, comme on sait, Œdipe se crève les yeux.

- 8 Ainsi, on peut voir à quel point l'œuvre de Hölderlin est traversée par la notion d'*Umkehrung*, qui revient sous différentes formes et dans différents contextes, mais qui recoupe le plus souvent la question d'un mouvement dans lequel se joue la possession de soi.

L'*Umkehrung* comme hantise

- 9 Il faut désormais, après avoir fait l'étude de la présence de l'*Umkehrung* dans l'œuvre de Hölderlin, tenter un essai de définition de l'*Umkehrung* comme hantise, à partir de l'exemple de la traduction, notamment telle que l'envisage Hölderlin. Comme on l'a mentionné, les *Remarques sur Œdipe* et sur *Antigone* sont des textes qui accompagnent la traduction, répartie sur plusieurs années, des pièces de Sophocle par Hölderlin. La spécificité de ce dernier a été, et de manière assez précoce, de proposer un renversement.
- 10 Ce renversement porte d'abord sur le point de l'imitation. La phrase de Ph. Lacoue-Labarthe citée plus haut (« Lorsque Hölderlin entreprend d'écrire, un spectre hante encore l'Europe : celui de l'imitation ») renvoie au modèle de l'imitation inspiré de Winckelmann « l'unique moyen pour nous de devenir grands [...] c'est d'imiter les Anciens » (*Réflexion sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*). Or, Hölderlin renverse ce modèle : pour lui l'art grec n'est pas l'art à l'état le plus parfait, à l'état naturel, il ne peut constituer (à l'époque) un modèle pour les œuvres puisqu'il est lui-même un art qui répond à la question de son origine. Ainsi la différence n'est plus entre l'Ancien et le Moderne (où le Moderne se devrait d'imiter l'Ancien), mais à l'intérieur de l'Ancien et du Moderne eux-mêmes. Cette différence se fait entre le propre et l'étranger.
- 11 Il porte ensuite, semble-t-il, sur la question de la traduction. En effet, on a longtemps considéré la traduction comme l'enjeu d'un original (le modèle) et de sa copie (la traduction). Mais en ce qui concerne la traduction des œuvres, on ne peut considérer aussi directement l'original comme le modèle en ce sens que l'œuvre répond déjà à la question de ce qui lui est propre. Traduisant Sophocle, Hölderlin n'envisage pas de rendre compte du sens d'usage de la pièce, mais de traduire ce qu'il analyse comme l'effort de création de l'œuvre et qui est la tentative d'user du propre (qu'Hölderlin appelle aussi le national/ « national »). Ainsi le national des Grecs ne peut pas être notre national et il doit, en un sens, nous demeurer étranger. Il faut ici citer la formule de la lettre à Böhlendorff : « Rien n'est pour nous plus difficile à apprendre que le libre usage du national. » puis « Mais le propre, il nous faut l'apprendre tout comme ce qui est étranger. C'est pourquoi les Grecs nous sont indispensables. Pourtant nous ne pourrions jamais les rejoindre précisément dans ce qui nous est propre, national, parce que, comme je viens de le dire, le libre usage du propre est ce qu'il y a de plus difficile. » (2006, 365-6¹²).
- 12 Disons aussi, pour être précis, que pour Hölderlin les Grecs étaient animés d'un *pathos* sacré et devaient s'emparer de la sobriété, alors que les Allemands ont eux, naturellement, cette sobriété, cette clarté, et doivent s'emparer du feu, du *pathos*. En ce sens, entreprendre de traduire les Grecs peut nous éclairer sur le sens d'un retour sur

soi qui s'attache « au libre usage du propre ». Hölderlin n'utilise pas le terme d'*Umkehrung* pour désigner la traduction, mais ne peut-on pas comprendre ce passage d'une langue dans l'autre, et de l'étranger dans le national, non pas habituellement comme une expérience d'acculturation mais justement comme une hantise où, puisque le texte d'origine, le texte source, est déjà un effort conflictuel de libre usage du propre (et donc entre le propre et l'étranger) ce conflit vient redoubler celui qui se joue entre la langue étrangère à traduire et la langue de destination ? Autrement dit, au modèle d'une épreuve de l'étranger à travers laquelle on passe pour définir plus clairement ce qui nous appartient et ce qui appartient à l'autre (à l'étranger), et qui ne suppose donc pas de hantise de l'un dans l'autre, se substitue chez Hölderlin un modèle dans lequel les deux sont simultanés et ne peuvent ni être relevés, comme dans la dialectique hégélienne, ni être distingués définitivement, comme dans le classicisme, mais leur différence peut seulement être approchée dans une approximation infinie. Dans les faits, c'est-à-dire dans la traduction de Sophocle, Hölderlin a ainsi été amené à accentuer l'étrangeté de certaines formulations du texte original. Pour prendre un seul exemple, facile à saisir, ce que nous désignons du nom des dieux grecs, Zeus, Apollon, entre autres, par tradition humaniste, correspond en grec non pas forcément à d'autres mots, mais à des qualités qui sont gommées par une traduction conventionnelle, et qu'Hölderlin va accentuer en traduisant par des périphrases, par exemple Zeus par « Père du Temps¹³ ». Il ne s'agit ni de rendre terme à terme le grec, en espérant que cela rende la langue de destination étrange/étrangère, ni, bien sûr de réécrire et de lisser pour effacer tout élément d'étrangeté. Il s'agit comme l'écrit Antoine Berman « d'amener à nos rives, dans sa pure étrangeté, l'œuvre originale et, dans le même temps, la ramener à elle-même. [...] Car toute œuvre, sur son sol d'origine, s'éloigne d'elle-même d'une façon ou d'une autre. » (1984, 278). Avec cette conception de la traduction, on peut considérer le renversement/le passage d'une langue dans l'autre (l'*Umkehrung*) comme le principe même de la hantise : c'est-à-dire à la fois comme ce qui permet la hantise, c'est-à-dire le maintien d'une porosité entre les frontières du propre et de l'étranger, et comme ce qui a pour objet même le propre et l'étranger, tel que l'impossibilité de leur distinction vient perpétuellement hanter le travail de leur distinction. En ce sens, une traduction n'est jamais finie, mais n'est pas infinie non plus.

Umkehrung, hantise, traduction et tragédie

- 13 Dans un livre assez court, Philippe Lacoue-Labarthe revient sur le théâtre de Hölderlin et notamment sur l'expérience de traduction des pièces de Sophocle. Il choisit, pour intituler ce livre, le terme de *métaphrasis*, qui veut dire en grec ancien : « traduire ». Si Hölderlin a écrit sur les pièces de Sophocle, il n'a pas vraiment écrit sur ses traductions de ces mêmes pièces, il n'en a pas fourni le concept. Notre hypothèse est donc d'appeler la traduction chez Hölderlin une pratique hantée par l'*Umkehrung*, un exercice du phraser, phraser après, ou phraser autrement, tourner les mots ou les retourner. Les traductions du grec par Hölderlin sont, d'une part, un exercice de renversement par rapport à l'allemand et au grec, Berman écrit que l'œuvre « est bien plutôt le lieu d'un combat entre deux dimensions fondamentales, et la traduction *intervient* comme un moment dans la vie de l'œuvre où ce combat est réactivé, mais *en sens contraire* » (1999, 88). Mais elles sont aussi un renversement au sens d'une hantise, dans un sens politique (« révolutionnaire¹⁴ »), dans un sens spéculatif (le propre et l'étranger), et dans un sens poétique et théâtral. Philippe Lacoue-Labarthe le dit bien, après Hölderlin, les deux

pièces de Sophocle sont des pièces de la possession, de la hantise : hantise du divin chez Antigone (« Antigone est *possédée* [...] Antigone s'*identifie* au divin » ; 1999, 23), hantise du savoir chez Œdipe (interpréter l'oracle, savoir qui est le coupable, le fautif, et se perdre, s'oublier dit Hölderlin, dans cette tragédie). Ainsi, de manière très similaire, la tragédie, comme hantise, se rapporte au travail même de la traduction, les deux se rejoignant, significativement chez Hölderlin, dans la traduction de la tragédie.

Ouvrages cités

- Berman, Antoine, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, coll. « TEL », 1984, 311 p.
- ., *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1999, 144 p.
- Bertaux, Pierre, *Hölderlin und die Französische Revolution*, Francfort-sur-le Main, Suhrkamp, 1969, 188 p.
- Derrida, Jacques, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1993, 296 p.
- Hölderlin, Friedrich, *Fragments de poétique et autres textes*, Paris, Imprimerie nationale, coll. « La Salamandre », 2006, trad. de l'allemand et présenté par Jean-François Courtine, édition bilingue, 473 p.
- ., *Sämtliche Werke und Briefe*, Band I-II-III, Francfort-sur-le-Main, Deutsche Klassiker Verlag, dir. par Jochen Schmidt, 1992.
- Lacoue-Labarthe, Philippe, *L'imitation des modernes*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1985, 289 p.
- ., *Métaphrasis suivi de Le théâtre de Hölderlin*, Paris, PUF, coll. « Collège international de philosophie », 1998, 73 p.
- Novalis, *Schriften*, III, *Das philosophische Werk*, II, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1983, 1077 p.
- Sangsue, Daniel, *Fantômes, esprits et autres morts-vivants. Essai de pneumatologie littéraire*, Paris, José Corti, coll. « Les essais », 2011, 636 p.
- von Wartburg, Walther, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, t. 16, Bâle, R.G. Zbinden & Co, 1959, 796 p.

NOTES

1. On trouve en effet l'étymologie de « hanter » dans le volume 16 du *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de Walther von Wartburg (Bâle, R.G. Zbinden & Co, 1959) intitulé « Germanische Elemente », p. 190a : « heimta (anord.) heimführen. I. Fr. *hanter* "fréquenter familièrement" ». Ce n'est en effet que plus tard que le terme ne se rapporte aux fantômes, à leur revenance (au cours du XIX^e siècle, notamment sous l'influence des romans gothiques anglais, comme ceux d'Ann Radcliffe), ou encore à l'« obsession (d'une pensée gênante, d'une idée fixe) ».

2. Cartographier ce mouvement ne nous concerne pas ici. Je me contenterais donc de citer Jacques Derrida qui crée dans *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1993, 296 p., le terme de « hantologie » pour désigner une possible science de la hantise. Daniel Sangsue a lui récemment illustré la portée possible de cette perspective pour la littérature française avec *Fantômes, esprits et autres morts-vivants. Essai de pneumatologie littéraire*, Paris, José Corti, coll. « Les essais », 2011, 636 p.
3. Novalis, *Schriften*, III, *Das philosophische Werk*, II, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1983, p. 434 : « Die Philosophie ist eigentlich Heimweh – Trieb überall zu Hause zu seyn », je traduis.
4. Nous proposons en somme l'inverse de ce qu'écrit Olivier Schefer à propos de ce fragment dans « Encyclopédie et combinatoire », son introduction à sa traduction du *Brouillon général*, Paris, Allia, 2000, p. 12 « Fragment célèbre qui pose, dans un raccourci saisissant, le problème fondamental de l'idéalisme allemand : la résolution des contraires et de l'hétérogénéité du moi et du monde dans une identité totale et non-abstraite. L'être-partout-chez-soi de Novalis et le motif d'une philosophie comme *Heimweh*, nostalgie, anticipe à bien des égards le *Heimkehr* hégélien, retour à soi, et "chez-soi" du Concept qui éprouve au terme du procès dialectique, c'est-à-dire de son auto-déploiement en Système, l'identité du réel et du rationnel, de l'"en-soi" et du "pour-soi". » Plus loin, il oppose même Novalis à Hölderlin, on suivra le trajet inverse.
5. Jacques Taminiaux, *La nostalgie de la Grèce à l'aube de l'idéalisme allemand : Kant et les Grecs dans l'itinéraire de Schiller, de Hölderlin et de Hegel*, La Haye, M. Nijhoff, 1967, 274 p.
6. Ce qui explique d'ailleurs le changement de perspective par rapport aux propos d'Olivier Schefer. Il se référait, si l'on peut dire, à un « jeune » Hölderlin, celui des études sur Fichte, et du roman *Hypérion*.
7. Il faut ici se référer à Pierre Bertaux qui a soutenu ardemment cette réévaluation de Hölderlin, en particulier dans un livre qui n'a curieusement jamais été traduit en français, *Hölderlin und die Französische Revolution*, Francfort-sur-le Main, Suhrkamp, 1969, 188 p.
8. Friedrich Hölderlin, *Sämtliche Werke und Briefe*, Band III - Briefe, Francfort-sur-le-Main, Deutsche Klassiker Verlag, dir. par Jochen Schmidt, 1992, lettre 133, p. 252 : „Ich glaube an eine künftige Revolution der Gesinnungen eine Vorstellungsarten, die alles bisherige schamrot machen wird“ (désormais cité SWB).
9. Sur ces questions complexes, je me permets de renvoyer à Françoise Dastur, *Hölderlin, le retournement natal. Tragédie et modernité, nature et poésie et autres essais*, Paris, Encre Marine, 2013, 280 p.
10. Friedrich Hölderlin, SWB, II, p. 919 : „Denn vaterländische Umkehr ist die Umkehr aller Vorstellungsarten und Formen.“
11. Friedrich Hölderlin, SWB, II, p. 856 : „In solchem Momente vergißt der Mensch sich und den Gott, und kehret [...], wie ein Verräther sich um. [...] In dieser [Gränze] vergißt sich der Mensch, weil er ganz im Moment ist; [...] weil er in diesem Momente der kategorischen Umkehr folgen muß, hiermit im Folgenden schlechterdings nicht dem Anfänglichen gleichen kann.“
12. Friedrich Hölderlin, SWB, II, p. 459-60 : „Wir lernen nichts schwerer als das Nationelle frei gebrauchen. [...] Aber das eigene muß so gut gelernt sein wie das Fremde. Deswegen sind die Griechen unentbehrlich. Nur werden wir ihnen gerade in unserm Eigenen, Nationellen nicht nachkommen, weil, wie gesagt, der *freie* Gebrauch des *Eigenen* das schwerste ist.“

13. On trouve cette remarque, et d'autres, sur la traduction de Sophocle par Hölderlin dans Antoine Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1999, p. 85-96.

14. Ph. Lacoue-Labarthe rappelle qu'Hölderlin insiste sur le « républicanisme » de Sophocle, voir *Métaphrasis* suivi de *Le théâtre de Hölderlin*, Paris, PUF, coll. « Collège international de philosophie », 1998, p. 8, n.1.

RÉSUMÉS

Résumé : Si l'œuvre peut être hantée par un ou des concepts, qu'arrive-t-il lorsque ce concept est la hantise elle-même ? L'œuvre de Hölderlin, traversée par une certaine nostalgie, notamment de la Grèce, évolue, et finit par être appréhension, à l'extrême limite de la santé, du désir et de l'impossibilité du retour (et la difficulté, par conséquent, d'être ici, soi-même). Hanté par l'idée du retour, de l'*Umkehrung*, dans divers domaines, et donc par la hantise même, Hölderlin se tourne à la fin de sa vie sociale vers la seule activité qui, semble-t-il, puisse permettre de penser la complexité de cet enchevêtrement : la traduction.

Abstract : If a work of art can be haunted by one or many concepts, what awaits us when this concept is the haunting itself? The work of Hölderlin, already concerned with a certain nostalgia, namely for Greece, changes with time and becomes a confrontation, at the limits of sanity, with the desire for and the impossibility of returning (and, as a consequence, with the difficulty of being here, oneself). Haunted by the idea of returning or reversing, of *Umkehrung*, in many different areas, and, as such, by haunting itself, Hölderlin turns at the end of his social life towards the only activity that could, maybe, help think the complexity of this entanglement : translation.

INDEX

Mots-clés : Mots-clés : Friedrich Hölderlin ; Umkehrung ; hantise.

Keywords : Keywords : Friedrich Hölderlin ; Umkehrung ; haunting.

AUTEUR

PIERRE-VICTOR HAURENS

ENS de Lyon, pierrevector.haurens@ens-lyon.fr